



Jonas T. Bengtsson
À la recherche
de la reine blanche

ROMAN TRADUIT DU DANOIS PAR ALEX FOUILLET

Extrait de la publication

DENOËL
& D'AILLEURS

À la recherche de la reine blanche

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS DENOËL

Submarino, 2011

Jonas T. Bengtsson

À la recherche de la reine blanche

roman

Traduit du danois par Alex Fouillet

DENOËL
& D'AILLEURS

Titre original :
Et Eventyr

© Jonas T. Bengtsson, 2011
Published by agreement with Salomonsson Agency

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2013

Pour mon fils

1986

Je viens d'avoir six ans au moment où Olof Palme est assassiné. On est en février, et il fait très froid. Mon père et moi sommes dans la cuisine, nous mangeons des tartines, je dessine. Nous l'entendons à la radio. Mon père monte le son. La femme à la radio donne l'impression que c'est important. Une grande nouvelle. Je chasse avec mon ongle une graine de pavot qui roule sur la table. Mon père me demande alors de m'habiller. Je ne trouve pas mes chaussettes. Mon père se penche, et enfile mes pieds nus dans mes bottes en caoutchouc.

Nous descendons la rue. Mon père me tient par le bras. Il regarde droit devant lui. Et me traîne. Je suis devenu un sac. Une valise à roulettes. Je lui dis que ça fait mal. Que je n'arrive pas à suivre, mais le vent emporte mes mots.

Le samedi, il y a toujours beaucoup de monde dans la rue. Des voitures qui entrent et sortent des garages, des dames d'un certain âge chargées de filets à provisions. Les

derniers achats avant que tout ferme. Mais pas aujourd'hui, nous pouvons avancer sans encombre.

La ville n'est pas grande, et nous arrivons rapidement dans la rue principale.

Mon père regarde droit devant lui, sa bouche n'est plus qu'un trait dans son visage. Je crois qu'il a oublié qu'il me tenait par le bras.

Mon père a les cheveux mi-longs, blond-roux, comme sa barbe. Il la rase une fois par semaine, et elle a le droit de repousser. Il se coupe tout seul les cheveux avec une paire de ciseaux, dans la cuisine. La cigarette fait partie intégrante de sa main, comme une phalange supplémentaire. Il ne porte qu'un t-shirt sous son manteau, toujours ouvert, mais il n'a pas froid. C'est très rare qu'il ait froid. Moi, j'ai presque toujours froid. Je trouve que je lui ressemble. Quand je serai grand, moi aussi je veux me laisser pousser la barbe.

Il dit que je ressemble davantage à ma mère. Mais que c'est bien. Qu'elle était belle.

Je lui dis que quand je serai grand, moi aussi je veux me laisser pousser la barbe, mais le vent emporte de nouveau mes paroles. Il secoue et abîme les arbres, transforme les tuyaux de descente en instruments de musique.

Nous arrivons à l'unique magasin de télévisions de la ville. Les postes en vitrine affichent tous la même image, certains en couleurs, d'autres en noir et blanc. Puis nous sommes repartis, nous entrons, mon père ne me lâche pas avant que nous soyons arrivés devant le mur de téléviseurs. Des grands et des petits, ornés d'étiquettes couvertes de

chiffres. Quand la dame à la télévision fait un mouvement de tête, ou baisse les yeux sur ses papiers, toutes les autres dames l'imitent. Ça me fait penser à un jeu auquel nous jouions à la maternelle, dans une autre ville.

Le vendeur est à quelques mètres de nous. Il porte une chemise rayée, un badge nominatif sur la poitrine. Il regarde l'un des téléviseurs, la bouche entrouverte. Une dame d'un certain âge a posé ses sacs de provisions, et n'a pas encore remarqué que quatre pommes s'en étaient échappées. Mon père regarde tout autour de lui, il a du mal à se décider. Il finit par choisir une grande télévision en couleurs, au milieu des autres. Le son est déjà fort, mais mon père le monte encore. Puis il s'immobilise tout à fait. Je suis certain que le premier qui bougera aura perdu.

L'écran montre une rue sombre, un panneau de signalisation, de la neige. Stockholm. Une zone de trottoir est délimitée par de la tresse rouge et blanche, et les gens sont massés tout autour. Ils sont immobiles eux aussi. Certains ont levé une main devant leur bouche. La femme à la télévision parle lentement, comme si elle venait de se réveiller. Elle dit qu'Olof Palme sortait d'un cinéma non loin. Qu'il était avec sa femme, qu'ils rentraient chez eux après avoir vu *Les Frères Mozart*.

Il y a des taches sombres sur les dalles grises, comme de la peinture. La caméra approche. C'est du sang, répond mon père sans quitter l'écran des yeux.

Nous reprenons notre chemin. Vite, comme pour nous éloigner au plus vite des images dans la télévision.

Je crois que nous rentrons à la maison, jusqu'à ce que nous prenions à droite au niveau de la boucherie désaffectée. Nous descendons vers le port, sur les pavés de la ruelle.

Mon père s'assied sur une traverse en fer, je m'assieds à côté de lui, aussi près que possible. L'eau est noire devant nous. Deux ou trois cotres entrent dans le port. Il y a une grande grue sur notre droite, dont le crochet pend juste au-dessus de la surface. Le ciel est gris.

Mon père dissimule son visage dans la manche de son manteau, de puissants sanglots traversent l'épaisseur du tissu. Il serre si fort ma main qu'il me fait mal.

« Ils l'ont eu, bredouille-t-il. Putain, ils l'ont eu ! »

Je ne me rappelle pas avoir déjà vu mon père pleurer. Je lui demande s'il connaissait Palme, mais il ne répond pas. Il me serre contre lui. J'ai froid aux pieds dans mes bottes en caoutchouc.

« Ils l'ont eu », répète-t-il.

Le vent fait mousser l'eau.

« Je crois qu'on va bientôt devoir déménager de nouveau. »

1987

Nous sommes dans la voiture que mon père a empruntée dans une ferme, sous les aboiements furieux des chiens sales qui étaient dans la cour.

Toutes nos possessions sont sur la banquette arrière et dans le coffre.

« Il est temps pour nous de rentrer à Copenhague, déclare mon père. Tu es né à Copenhague, tu le sais ? »

Il baisse sa vitre, tourne la manivelle, le vieux break blanc râle et grince comme s'il était sur le point de se désintégrer. Puis il sort une cigarette maison de la poche de poitrine de son blouson en jean.

Il tambourine sur le volant, souffle la fumée par le coin de la bouche, retire un brin de tabac de sa lèvre inférieure.

Quand il est question de déménager, il est toujours de bonne humeur, et il rit beaucoup.

Nous passons devant de grands immeubles en béton. Nous sommes entourés de voitures. Puis nous arrivons au bout de l'autoroute, et les maisons se font moins hautes. Ça pourrait être n'importe où. Ça ressemble à des endroits où

nous avons habité à de nombreuses reprises par le passé, des endroits avec des supermarchés et des salons de coiffure.

Je ferme les yeux et je suis sur le point de m'endormir, nous conduisons depuis ce matin. Je vois d'abord des cercles blancs à l'intérieur de mes paupières, puis des lumières qui clignent. Je m'assoupis un instant, peut-être plus longtemps.

La voix de mon père me ramène dans le véhicule. « Nous y voici. » J'ouvre les yeux.

Nous sommes arrêtés à un feu rouge. Mon père appuie sur l'accélérateur, le moteur gronde et bout. Il fait ça pour que le moteur ne cale pas, il me l'a expliqué un peu plus tôt dans la journée.

Je regarde par les vitres sales de la voiture, et j'aperçois la ville. C'est très différent de tout ce que j'ai vu jusque-là.

Je me cramponne à ma ceinture de sécurité. Elle me comprime la poitrine, j'appuie le pouce contre le bord tranchant de l'accessoire jusqu'à ce que ça fasse mal. Je vois plein de monde à l'extérieur, qui vont tous dans tous les sens. Beaucoup de bruits, un vacarme infernal. Des coups d'avertisseur, et le couinement de freins d'un bus qui s'arrête à côté de nous.

Quand mon père avance dans le carrefour, je ne peux m'empêcher de retenir ma respiration.

C'est incroyable que nous ne renversions pas un cycliste ou que nous ne tapions aucun des autres véhicules.

Je pose une main sur la vitre froide, et je sens la ville au-dehors gronder, grogner comme un chien en colère.

Je baisse ma vitre, j'ouvre la bouche et je tire la langue. La ville a le goût de gaz d'échappement et de pommes pourries.

Mon père se gare, nous passons la porte cochère et nous entrons dans la cour. Nous marchons sur des carreaux cassés, nous passons devant un appentis en bois dont il manque quelques planches et dont le toit menace de s'effondrer. L'immeuble est en brique rouge. Mon père descend l'escalier de la cave et frappe.

« J'espère que c'est ici », me sourit-il.

Nous attendons, mon père s'apprête à frapper de nouveau quand la porte s'ouvre. Le type est grand, nettement plus âgé que mon père. Des touffes de cheveux gris pointent sur sa tête, par ailleurs toute chauve. Il porte un tablier marron par-dessus un pantalon de travail sale. De fins vaisseaux courent comme autant de petites rivières bleues et rouges sur ses joues et jusqu'à la base de son nez, et dans une narine. Il ressemble à une carte ; j'ai envie de le dire à mon père, mais je n'ose pas ouvrir la bouche.

« Ce n'est pas trop tôt », lâche le type. Il s'essuie les mains dans son tablier, en y laissant de grandes traces grasses.

Nous suivons le concierge dans la cour. Le trousseau de clés qui pend à sa ceinture est le plus gros que j'aie jamais vu. Il fait un tel bruit que nous pourrions suivre son propriétaire les yeux fermés. Nous passons devant des vélos rouillés, d'autres appentis en bois.

Dans l'escalier, le bonhomme remplit tout, il serait

impossible à dépasser si on essayait. Il flotte une odeur de crottes de souris et de gâteaux de viande. Il s'arrête devant une porte en bois dont la peinture verte s'écaille, et frappe. « Les toilettes. Vous les partagez avec le voisin du dessous, le vieux Nielsen. Il est chouette, aucun problème avec lui. » Nous continuons à monter.

« Ça, donc, c'est si vous voulez toujours l'appartement. »

Il sort une clé et ouvre.

L'appartement ressemble à une chose qu'on a amputée, qui n'avait pas grande utilité.

Mon père sourit, comme si c'était exactement de cela qu'il avait rêvé. Une petite cuisine tournée vers la cour, tout juste la place pour une petite table, deux chaises et un lit de camp en bois contre le mur. En déjeunant, nous pourrions regarder dans les appartements en vis-à-vis. Mon père lit mes pensées et fait un geste vers les vitres sombres de l'autre côté de la cour.

« La chambre est ici », poursuit le concierge. Il rentre le ventre pour pouvoir se glisser entre la table et le mur. Il ouvre la porte de la seconde pièce de l'appartement, la chambre que mon père m'a promise. La mienne. La pièce est petite et n'a qu'une fenêtre, si haut placée dans le mur qu'on ne peut pas regarder à travers. À l'époque où cet appartement était une partie oubliée dans un logement plus grand, il devait y avoir des balais, ici. Des monceaux de papiers jaunis. De gros bocaux de conserves de prunes et de pommes. À présent, il y a un lit, dans lequel je dormirai cette nuit. Il flotte une odeur de saleté, sèche et poussiéreuse.

La voix du concierge n'est plus aussi assurée.

Un grand merci à Jacob Søndergaard et à la maison d'éditions Rosinante.



À la recherche de la reine blanche Jonas T. Bengtsson

Cette édition électronique du livre
À la recherche de la reine blanche de Jonas T. Bengtsson
a été réalisée le 08 avril 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207113066 - Numéro d'édition : 242192).

Code Sodis : N52532 - ISBN : 9782207113080
Numéro d'édition : 242194.